

endant de Charles-Quint ! Maximilien, dans son malheur, trouva en face de lui des ennemis qui ne comprenaient que la vengeance brutale et non la vengeance raffinée. En le jugeant digne du dernier supplice, ils le grandissaient comme ils grandissaient son rôle passé. Ils en faisaient une victime digne de pitié, ils lui permettaient de se relever en montrant le courage et la résignation des âmes fortes. Ils reconnaissaient à la fin son titre, puisqu'ils le fusillaient comme Empereur. On peut dire qu'ils l'honorèrent en le tuant.

CHAPITRE IV

Tentatives pour sauver Maximilien. — Décision prise par l'Empereur d'Autriche pour lui rendre son titre d'agnat. — Exécution fixée au 16 juin, puis renvoyée au 19. — Derniers moments. — Lettres de Maximilien au capitaine Pierron, au comte de Bombelles, au baron de Lago. — Souvenir au docteur Jilek. — Entrevue avec Escobedo. — *Le Cerro de las Campanas*.

Maximilien et Miramon reçurent avec courage la nouvelle de leur arrêt de mort. Mejia s'en montra plus frappé. Il avait autrefois sauvé la vie à Escobedo, et il comptait sur la reconnaissance de cet homme !

Sa douleur fut grande en apprenant qu'il lui faudrait mourir, et l'on comprend d'autant mieux l'abattement de son âme que, marié récemment, il chérissait sa jeune femme, ainsi que le fils qu'elle venait de lui donner.

L'Empereur, dans ces derniers moments, retrouva toute la grandeur de son âme, et racheta ainsi bien des instants de faiblesse. Il se prépara à la mort en homme résolu qui a fait le sacrifice de sa vie. A côté

de lui, Miramon, qui s'était vu souvent sacrifié à Marquez, s'apprêtait à donner à son souverain cette preuve suprême de dévouement d'accepter son sort sans exprimer ni regrets ni reproches. Et Mejia, lui aussi, réconforté par leur exemple, ne tarda pas à se montrer digne de partager leur mort, en partageant leur courage.

Des êtres dévoués, des cœurs généreux veillaient autour des prisonniers ; les tentatives pour sauver l'Empereur avaient commencé avant la condamnation. Il faut rappeler ici les efforts d'une jeune Américaine, née de parents français, M^{lle} Leclère, mariée au prince de Salm-Salm, laquelle combina un plan d'évasion et mit tout en œuvre pour le mener à bien. Mais les obstacles étaient trop grands : cette hardie entreprise ne pouvait réussir et ne réussit point.

Il serait injuste également de passer sous silence les nobles résolutions de l'Empereur d'Autriche. Certes, il avait bien des griefs contre son frère, mais il les oublia généreusement dès qu'il sut sa vie en danger.

Quand on apprit que l'Empereur Maximilien avait été fait prisonnier, rapporte le comte de Beust dans ses *Mémoires*, notre ministre à Washington demanda immédiatement l'intervention des États-Unis, et de même nous fîmes en sorte que l'Angleterre intervint. Je fis observer qu'au Mexique on demanderait sans doute une garantie contre son retour, et qu'on en trouverait une dans le fait que les droits d'agnat de la famille impériale, auxquels le duc Maximilien avait renoncé avant de monter sur le trône, lui fussent rendus solennellement. L'Empereur convoqua immédiatement le conseil de famille à cet effet, et l'on put connaître à cette occasion son noble cœur.

On a fait tort peut-être à l'archiduc Maximilien et on lui a prêté des plans qu'il n'a jamais conçus. Mais il est certain qu'il était entouré de mauvais conseillers, et que l'on parlait même dans les cercles les plus élevés du rôle qu'il pouvait jouer en Autriche. L'Empereur n'avait pu oublier qu'un jour, après Sadowa, comme il allait en voiture de Schœnbrunn à Vienne, des cris de : « Vive Maximilien ! » avaient retenti dans la foule ; certaines paroles imprudentes de l'archiduc lui avaient été rapportées : il avait donc bien des raisons de lui en vouloir et de le soupçonner. Cependant l'Empereur n'avait d'autre pensée que de le sauver. Dans le conseil de famille dont je viens de parler, l'un des archiducs exposa franchement les dangers politiques qui pourraient résulter du retour de l'Empereur Maximilien en Autriche si on lui rendait tous ses droits. Mais l'Empereur répondit : « Il s'agit de la vie d'un homme, et cela suffit à me décider. »

Conformément à cette décision, on pria M. Seward d'informer M. Matias Romero, envoyé extraordinaire du Mexique aux États-Unis, que l'Empereur d'Autriche « rétablirait le prince Maximilien dans tous ses droits aussitôt qu'il aurait été mis en liberté ».

Mais avant que cette communication parvint même à destination, il était trop tard. D'ailleurs, connue plus tôt, elle n'eût rien changé à une résolution inflexible.

L'envoyé de la Prusse, le baron Magnus, tenta d'agir sur Juarez et s'efforça de l'apitoyer sur le sort de ses ennemis vaincus. A deux reprises, il écrivit à M. Lerdo de Tejada, le suppliant, « au nom de l'humanité, au nom du ciel », d'épargner la vie des condamnés. Il s'engageait à faire donner par les souverains

européens, alliés pour la plupart à Maximilien, toutes les garanties nécessaires que jamais aucun des trois prisonniers ne remettraient les pieds sur le sol mexicain.

Ses démarches échouèrent. Le ministre de Juarez se retrancha derrière « de hautes considérations de justice », d'autant plus difficiles à combattre qu'elles étaient moins définies, et le moment approcha où la sentence du Conseil de guerre allait recevoir son exécution.

Maximilien, qui s'attendait maintenant à un dénouement fatal, s'occupait de dicter ses volontés dernières. En dehors des legs qui sont connus, son testament devait certainement contenir une partie politique, et renfermer peut-être des révélations sur le rôle joué par lui dans toute cette aventure. Mais ce testament est entre les mains de l'Empereur d'Autriche : il n'a pas vu le jour, et l'on ne sait s'il le verra jamais.

A ce moment, sans qu'on en ait jamais retrouvé l'origine, une nouvelle, d'ailleurs fautive, fut transmise à Maximilien : l'impératrice Charlotte venait de mourir.

— Un lien de moins qui me rattache à la vie, dit-il à son médecin le docteur Basch, qui ne le quitta pas pendant les derniers jours¹.

Et à une lettre au baron de Lago il ajouta ce post-scriptum, qui répétait cette pensée en l'expliquant :

J'apprends à l'instant que ma pauvre femme est délivrée

1. Consulter le livre intitulé : *Maximilien au Mexique, Souvenirs de son médecin particulier, le docteur S. Basch*, pour le récit des derniers instants de Maximilien. Il nous a fourni plusieurs des détails qu'on va lire.

de ses peines. Cette nouvelle, tout en brisant mon cœur, est cependant pour moi une immense consolation.

L'exécution était fixée au 16, à six heures du soir. L'Empereur n'avait naturellement point auprès de lui le père Fischer, qui l'avait poussé à Queretaro, mais qui ne l'y avait pas suivi. Il demanda donc un confesseur, et eut le bonheur de trouver un prêtre digne de ce nom, le père Soria. Ses devoirs religieux accomplis, il songea à ceux dont le dévouement et la fidélité l'avaient accompagné pendant les jours de sa courte royauté. Aux premiers rangs se trouvaient le comte de Bombelles et le capitaine Pierron, ce dernier qui avait été son secrétaire intime, entre M. Eloin et le père Fischer, et, pour son honneur, aussi différent de l'un que de l'autre.

Voici les lettres qu'il leur écrivit :

Queretaro, 15 juin 1867.

Mon cher capitaine Pierron,

A ma dernière heure, je pense à votre bonne amitié si cordiale et aux services que vous m'avez rendus avec tant de loyauté. Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu : je veux vous remercier de nouveau de votre franchise, de votre attachement, et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

Cet épanchement est cher à mon cœur.

J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

N'oubliez pas celui qui a été jusqu'à son dernier soupir
Votre tout affectionné,

MAXIMILIEN.

Queretaro, 16 juin 1867.

Mon cher comte de Bombelles,

Mon cœur ressent le besoin de vous exprimer une fois encore, par ce peu de lignes tracées à la hâte, ma reconnaissance la plus sincère et la plus vive pour l'inaltérable amitié ainsi que pour le touchant dévouement que vous m'avez prouvés avec tant d'affection, pendant le cours entier de ma vie si agitée.

Dites en mon nom à tous mes fidèles amis, que vous connaissez mieux que personne, que je les salue de tout mon cœur. Dites-leur que, toujours fidèle à l'honneur, je n'ai jamais agi que selon mon devoir et ma conscience, et qu'après une longue et pénible défense, la trahison seule me livra aux mains de mes ennemis.

Ma brave armée m'a fidèlement prêté son assistance. Sans provisions et sans munitions suffisantes, elle a tenu une place ouverte contre un ennemi sept fois plus nombreux qu'elle pendant soixante-douze jours. Je ne saurais assez louer la valeur héroïque de tous mes généraux, officiers et soldats.

En vous pressant contre mon cœur encore une fois, mon fidèle ami, je reste

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

La journée du 16 s'avancait. Maximilien, ses dispositions prises, se retrouva avec Miramon et Mejia : tous trois reçurent la communion.

L'Empereur était calme, presque souriant. Il n'eut pas un mot de récrimination ou de colère contre ceux qui l'avaient condamné.

— Je puis vous assurer, disait-il au docteur Basch,

que mourir est plus facile que je ne me l'étais imaginé. Je suis tout à fait prêt.

Il ajouta :

— Vous vous rendrez à Vienne pour parler du siège à ma mère, aux miens : vous leur raconterez mes derniers jours... Dites à ma mère que j'ai rempli mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

C'était vrai ; pourquoi le soldat ou le chrétien n'avait-il pu racheter les fautes du souverain ?

Cependant le temps s'écoulait, et l'heure approchait où l'on viendrait prendre les condamnés pour les conduire au supplice. Résignés à leur sort, ils souhaitaient maintenant ce moment plus qu'ils ne le redoutaient. Déchus de toute espérance, ils préféraient en finir au plus tôt avec les angoisses des derniers préparatifs et des instants suprêmes.

Tout à coup, le colonel Palacios pénètre dans la prison, un télégramme à la main. C'est l'ordre de Juarez de renvoyer au 19 l'exécution : « Il jugeait convenable, disait-il, de laisser aux condamnés le temps nécessaire pour régler leurs affaires ».

— C'est dur, dit simplement Maximilien, car j'en avais fini avec le monde.

Cette mesure, en effet, si elle n'était pas le prélude d'une grâce prochaine, devenait, volontairement ou non, un raffinement de supplice. La mort est peu de chose à côté des angoisses qui la précèdent, et ces angoisses, les condamnés, qui venaient de les éprouver dans toute leur horreur, allaient donc avoir à les subir soixante heures de plus.

Ce répit rendit quelque espoir aux défenseurs : MM. Ortega et Vasquez adressèrent aussitôt à leurs confrères de San-Luis de Potosi cette dépêche :

Queretaro, 16 juin 1867.

Les trois accusés s'étaient confessés et avaient communiqué lorsqu'est arrivé l'ordre de suspension. Ils étaient donc morts déjà moralement à cette heure où ils attendaient qu'on vint les chercher pour les exécuter. Il serait horrible de leur donner une seconde fois la mort mercredi, alors qu'ils l'ont subie une première fois aujourd'hui.

Vains efforts, vaines illusions. Juarez, qui refusait de recevoir M^{me} Miramon pour « éviter une entrevue pénible » surtout pour lui, Juarez et Lerdo de Tejada se maintinrent dans la ligne inflexible qu'ils avaient adoptée. Peut-être si Porfirio Diaz s'était trouvé à Queretaro, et non Escobedo, aurait-il pu agir sur leurs esprits, et les aurait-il ramenés à la clémence ; nous estimons assez le caractère de ce général pour lui faire l'honneur de le croire capable d'un tel mouvement, mais il était loin : aucune influence ne pouvait combattre les décisions du gouvernement.

Le 17, Maximilien écrivit au chargé d'affaires de l'Autriche à Mexico une lettre qui témoigne de son courage et de sa résignation :

Queretaro, dans la prison de Las Capuchinas, 17 juin 1867.

Cher baron de Lago,

J'en ai fini avec le monde ; mes tout derniers vœux ne concernent plus que ma dépouille mortelle, qui sera bientôt

délivrée des souffrances, et ceux qui me survivront. Mon médecin, le docteur Basch, fera transporter mon corps à Vera-Cruz. Il ne sera accompagné que de deux domestiques, Gull et Tudos.

J'ai ordonné qu'on conduise mon corps sans pompe et sans accompagnement solennel à Vera-Cruz, et que, sur le navire qui doit porter mon corps en Europe, on ne fasse aucune cérémonie extraordinaire. J'ai attendu la mort avec calme, et je veux jouir aussi du calme dans le cercueil.

Vous ferez en sorte, cher baron, que, sur l'un des deux navires de guerre, le docteur Basch et mes deux domestiques qui prennent mon corps sous leur garde, soient transportés avec lui en Europe. Là-bas je veux être enterré à côté de ma pauvre femme.

Si la nouvelle de sa mort n'était pas fondée, on devra déposer mon corps dans un lieu quelconque jusqu'à ce que l'Impératrice soit réunie à moi par la mort. Ayez la bonté de faire parvenir les ordres nécessaires au capitaine de vaisseau de Grøeller.

Ayez aussi la bonté de faire en sorte que la veuve de mon fidèle compagnon d'armes Miramon puisse arriver en Europe sur l'un des deux navires de guerre. Je compte d'autant plus sur l'accomplissement de ce vœu qu'elle est chargée par moi de se rendre auprès de ma mère, à Vienne.

Je vous remercie encore une fois cordialement des peines que je vous donne, et je reste votre bienveillant

MAXIMILIEN.

Il n'avait point oublié, non plus, le vieil ami, le confident de ses incertitudes et de ses troubles, dans les situations les plus graves de sa vie ; il songea à envoyer un souvenir au docteur Jilek¹.

1. Voir les deux derniers chapitres de *Rêve d'Empire*.

Il n'avait, dans sa prison, aucun objet précieux ; il lui destina un volume dépareillé de l'HISTORIA UNIVERSAL DE CESARE GANTU, tome V, traduit en espagnol, à Madrid, par Nemesio Fernandez Cuesta.

Ce livre était le dernier, le seul qui eût occupé ses loisirs pendant sa captivité. Gardé comme une relique par la pieuse et respectueuse affection du docteur Jilek, il porte encore, entre ses pages, de petits signets placés par Maximilien lui-même aux endroits qui l'avaient plus particulièrement intéressé. Ces passages sont par cela même curieux à connaître : c'est d'abord le chapitre relatif à Charles-Quint, à cet ancêtre dont la pensée l'avait malheureusement poursuivi dans toute son existence ; le chapitre consacré à Luther ; puis le morceau où il est parlé de Camoëns, dont il aimait beaucoup les poésies ; deux autres signets se trouvent au chapitre racontant l'emprisonnement de Don Carlos, fils de Philippe II, et à celui qui contient le récit de la Saint-Barthélemy.

Au verso de la feuille de papier marbré qui sert de garde, en regard du titre, Maximilien a tracé ces quelques mots :

*Meinen freunden
Doctor Jilek*

MAXIMILIAN

*Queretaro
Gefangniss die Capuchinas*

*der 17 juin.
1867.*

Il avait encore un jour devant lui : il tenta une dernière fois de sauver ses compagnons. Il pria Escobedo de transmettre à Juarez ce télégramme :

Je désire qu'il soit fait grâce de la vie aux généraux Miguel Miramon et Tomas Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les angoisses de la mort, et que je sois, comme je l'ai dit quand j'ai été fait prisonnier, la seule victime.

Puis il écrivit à Juarez une dernière lettre. Il la data du 19, parce que, suivant ses ordres, elle ne devait être expédiée qu'après l'exécution.

Monsieur Benito Juarez,

Sur le point de subir la mort pour avoir essayé si de nouvelles institutions pourraient mettre un terme à la guerre sanglante qui, depuis tant d'années, désole ce malheureux pays, je donnerai ma vie avec joie, si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Profondément convaincu que rien de durable ne peut être fondé sur un terrain arrosé de sang, secoué par les plus violentes agitations, je vous conjure, de la façon la plus solennelle, avec la sincérité que comporte le moment auquel je suis arrivé, que mon sang soit le dernier versé. Consacrez à poursuivre le noble but que vous avez visé la persévérance que vous avez mise à défendre la cause que vous venez de faire triompher, persévérance que j'ai reconnue même dans la prospérité. Réconciliez les partis, et rendez, par des principes solides, une paix durable à ce pays.

MAXIMILIEN.

Le 18, à cinq heures du soir, on apporta au prisonnier le refus de Juarez d'accorder la grâce des généraux Miramon et Mejia. Maximilien se mit au lit vers

huit heures, et lut, pendant une heure environ, l'*Imitation de Jésus-Christ*, puis il s'endormit.

Vers neuf heures et demie, le docteur Riva pénétra dans la cellule, annonçant la visite d'Escobedo. L'Empereur avait en effet manifesté le désir de voir ce général, sans doute pour recevoir de sa bouche l'assurance que ses dernières volontés seraient exécutées. L'entrevue ne dura guère qu'un quart d'heure : elle eut lieu sans témoins.

Vers onze heures, Maximilien se rendormit. Il se réveilla de lui-même à trois heures et demie. Il s'habilla, reçut son confesseur et s'entretint quelques instants avec lui.

Puis le P. Soria célébra la messe, à laquelle assistèrent les trois condamnés. Vers six heures, l'Empereur prit un léger repas, composé de poulet, de pain, de vin et d'une tasse de café. Il remit son anneau de mariage au docteur Basch, et lui recommanda de porter à sa mère le scapulaire qu'il gardait sur lui.

A six heures et demie, le colonel Palacios vint chercher les condamnés, qui montèrent chacun dans une voiture, et le lugubre cortège se mit en marche. Le lieu désigné pour la triple exécution était le *Cerro de las Campanas*.

Durant le trajet, des cris de commisération éclataient, çà et là, parmi la foule. Un spectacle émouvant éveillait la pitié chez cette masse sympathique aux condamnés : la femme de Mejia, son enfant suspendu à sa mamelle, suivait le cortège, s'attachait aux roues de la voiture qui emmenait son mari, et criait : Grâce !

Et le malheureux Mejia, qui n'avait pas tremblé devant la mort, sentait son courage l'abandonner, en entendant ces cris qui lui prouvaient tant de douleur et tant d'amour.

Quel cœur impassible pourrait ne pas maudire les passions des hommes qui rendent de telles exécutions non pas nécessaires, car il n'y a à de telles horreurs nulle nécessité, mais seulement possibles?...

Quatre mille hommes, sous les ordres du général Diaz de Léon, formaient le carré autour du *Cerro de las Campanas*. Les trois condamnés descendirent de voiture, et se rendirent d'un pas ferme à l'endroit désigné.

A ce moment, Maximilien s'approcha de Miramon, et, l'embrassant, lui dit :

— Un vaillant comme vous a droit à la place d'honneur. Passez à ma droite.

L'Empereur se trouva ainsi entre les deux généraux. Il embrassa également Mejia ; puis, promenant son clair regard sur ceux qui l'entouraient, il prononça d'une voix assurée ces paroles :

— « Je vais mourir pour une cause juste : celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Que mon sang termine les malheurs de ma nouvelle patrie !
« Vive le Mexique ! »

Miramon, avec un calme superbe, lut alors quelques lignes qu'il avait préparées et dans lesquelles il repousse avec indignation l'accusation d'avoir trahi sa patrie :

Mexicains,
Devant le Conseil de guerre, mes défenseurs ont voulu

sauver ma vie. Ici, près de la perdre, au moment de comparaître devant Dieu, je proteste contre l'accusation qu'on m'a jetée à la face pour déshonorer mon sacrifice. Je meurs innocent de ce crime. Je pardonne à mes accusateurs, comme je prie Dieu de me pardonner, et j'espère que mes compatriotes, me rendant justice, écarteront cette souillure de la tête de mes enfants. Vive le Mexique ! Vive l'Empereur !

Mejia ne dit rien ; il tenait à la main un crucifix qu'il abaissa...

L'officier commanda le feu.

Une décharge générale suivit aussitôt, et les trois condamnés tombèrent en même temps. Les coups, tirés presque à bout portant, avaient fait des blessures, toutes mortelles...

Ainsi finit l'aventure mexicaine. Issue d'une grande pensée, elle aboutit à un dénouement sanglant et misérable. L'Europe avait envoyé au Mexique un Empereur et une Impératrice jeunes, beaux, pleins d'espérance, le Mexique lui renvoyait une folle et un cadavre.

Cette simple constatation parle trop haut pour qu'il soit besoin d'en dégager les enseignements, et l'on ne peut, en présence d'une telle catastrophe, que se demander si l'homme n'est pas bien orgueilleux ou bien insolent de prétendre parfois que, lorsqu'il s'agit, c'est Dieu qui le mène ?

APPENDICE

Le gouvernement autrichien, ayant demandé au gouvernement mexicain le corps de Maximilien, se heurta à des refus inexplicables. Il fallut plus de six mois de négociations pour obtenir que le cadavre de ce prince fût remis à l'amiral Tegetthoff, qui le ramena en Europe sur la *Novara* (26 décembre 1867, 16 janvier 1868).

On s'est longtemps demandé si l'Impératrice Charlotte avait eu connaissance de la fin tragique de Maximilien. Grâce à l'obligeance de M. Hidalgo, nous pouvons aujourd'hui affirmer que oui. Voici en effet une lettre de la malheureuse femme qui lève tous les doutes sur ce point :

Laeken, 14 mai 1868.

Monsieur Hidalgo,

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai reçu votre lettre si sentie du 26 février. Je suis reconnaissante des sentiments qu'elle